Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 47

Artikel: Tel père, tel fils
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-215963

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

58m ANNEE — N° 47. Samedi 20 novembre 1920.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.
Suisse et Étranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

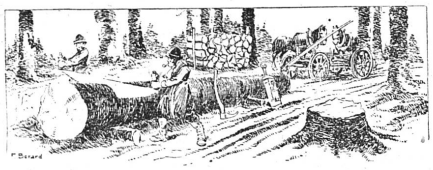
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les personnes qui s'abonneront au
CONTEUR VAUDOIS
pour 1921, recevront ce journal

gratuitement

dès ce jour jusqu'au 31 décembre 1920,
en s'adressant à l'administration,
Pré-du-Marché, 9, LAUSANNE.

Sommaire du Numéro du 20 novembre 1920. - Automnale *(R. M.)* — Lo Vîlhio Dèvesa : Lo premi soulon de la terra *(Marc à Louis* du Conteur). — Coup de chapeau *(J. M.)* — A l'étable et à la basse-cour *(C. P.-V.)* — Lâcheté *(O. D.)* — Bénédiction *(E.)* — Chez les gosses *(A. E.)* — Feuilleton : Fille des champs *(Dr Chatelain).* — Association des Vaudoises.



AUTOMNALE

... Quand elle avait un livre effronté comme un page
Il soufflait à propos pour lui tourner la page...
Michel Zamacois.

MAIS Norette-Eléonore Rosier, qui lisait au fond du jardin clos sous les arceaux d'une tonnelle enrubannée de vigne pourpre, n'entendait point que le zéphir automnal, soufflant en rafale ce jour-là, vint indiscrètement et mal à propos, interrompre une lecture passionnante. Aussi était-ce pour contrecarrer le plaisir qu'un tel zéphir prenait à l'ennuyer que — nerveusement — elle ramenait, d'un doigt léger où riait une petite gemme, la page réfractaire à sa place.

Comme le zéphir ne se lassait point à ce jeu, la jeune femme répéta son geste charmant de grâce féminine, vainement et à plusieurs reprises, puis comme toute femme eût fait qui est aux prises avec un élément rebelle et invisible qu'elle est impuissante à soumettre d'un regard ou d'un sourire, Norette-Eléonore Rosier appuya gravement sa tête dans le creux de sa main délicieusement blanche et se mit à songer.

« Je me suis mariée, il y a dix années... déjà. » Cette phrase fut la première qui lui vint aux lèvres tout naturellement étant en parfaite harmonie avec le paysage automnal dont elle complétait si admirablement le décor féérique par la gravité de sa physionomie et l'attitude songeuse et lasse que tout son corps avait prise.

« Dix années... déjà. », répéta Norette et, à cause de la direction imprimée par cette phrase au monde de ses pensées, soudainement, le spectacle qui l'environnait, lorsqu'elle se prit à le contempler, eut une signification nouvelle, inconnue et un aspect insoupçonné qui la surprirent. Quoi, tant d'automnes l'avaient attristée et rendue inquiète aux portes de l'hiver dont il est le royal annonciateur; tant de fois elle avait frissonné en écoutant d'une oreille distraite l'appel désespéré de la nature agonisante et jamais encore, aussi loin qu'elle se souvenait, elle ne s'était sentie à même, sinon de comprendre, du moins de saisir le symbolisme admirable que comporte l'automnale beauté.

Alors, ses yeux dessillés, illuminés d'une flamme nouvelle trahissant une compréhension subtile et intense s'ouvrirent tout grands sur le monde extérieur pareils à de grandes portes, depuis très longtemps fermées sur une salle immense et merveilleusement parée et dans laquelle le spectacle est un enchantement. Tous ces automnes d'antan n'y dansaient-ils pas une ronde éperdue; ses automnes de jeune fille, de vierge et de jeune épousée, tous incompris tant qu'ils étaient légers, joyeux et étourdis n'y fêtaient-ils pas l'arrivée de leur aîné : « l'Automne d'une Vie ».

Et tant il est vrai que les choses extérieures n'ont de signification propre qu'à travers l'interprétation qu'en donne notre état d'âme, l'automne dont Norette-Eléonore Rosier venait d'avoir la révélation soudaine lui apparut digne de recevoir ses confidences de femme incomprise.

Ce fut alors qu'elle ferma son livre, se leva, prit par la main ses enfants qui jouaient auprès d'elle, et, bien qu'il se fit tard dans l'après-midi, partit pour les forêts rousses, les champs aux colchiques révélateurs et au retour, pour les parcs aux chrysanthèmes échevelés.

Son geste spontané d'aller à ce qui venait de lui être ainsi revélé fut largement récompensé. Car l'automne a des générosités que les autres saisons n'ont pas. C'est pourquoi, en rentrant, à cause de toutes les splendeurs auxquelles elle avait participé comme à une fête et aussi à cause des souvenirs, Norette écrivit ces simples mots sur les pages jaunies de son album de jeune fille qui jadis recevait ses confidences : « Les choses sont consolatrices et les paysages, quelque grands que puissent paraître leur indifférence et leur mutisme, consolent mieux de la méchanceté des hommes que les hommes eux-mêmes. L'automne a compris à mi-voix ce que les êtres qui me sont chers n'ont jamais su comprendre. »

Et comme son mari lui reprochait d'être sortie au risque de n'être point prête à se rendre à l'invitation de leur voisin, Norette-Eléonore Rosier répondit, rêveuse : « Ah, oui, c'est vrai... je les avais complètement oubliés. » A ce moment, une feuille morte, indiscrètement, tomba sur la croisée, semblable au billet doux et parfumé qu'aurait lancé du jardin un amant passionné; attention délicate de l'automne envers sa fervente amie. *R. Ml.*

MEDOR ARTISTE. — C'était devant un magasin d'art dans la vitrite duquel était exposé le portrait à l'huile d'une dame d'une ville voisine.

Un grand chien lévrier se précipitait avec des démonstrations étranges contre la glace de la devanture. Un attroupement s'était formé : « Il est enragé ! Il est enragé ! » criait-on de tous côtés. Et déjà les signes de la peur apparaissaient sur les visages. « Allez donc chercher un fusil ! disait-on. Il faut le tuer avant qu'il morde quelqu'un. » Un nouvel arrivant intervint, qui sauva la pauvre bête.

— Mais non, mais non, fit-il, ce chien n'est pas du tout enragé. Il a été enlevé il y a quelques jours à sa propriétaire qui habite ***. Et ce portrait est justement celui de cette dame. Il la reconnaît... C'est moi qui l'ai peint !

Tel père, tel fils. — Rapineau se plaint à son fils des mauvais procédés d'un de ses amis.

— A ta place, je n'hésiterais pas. Je lui écrirais qu'il est un polisson.

— Si tu crois que je vais dépenser dix centimes pour ça !

— Tu n'es pas obligé d'affranchir.

LO PREMI SOULON DE LA TERRA

(Tous droits réservés.)

L'ètâi lo premi dzo du la fin dau déludzo.
L'ouvrâ l'ètâi tsezâ, on vayâi min d'einludzo.
Noé l'ètâi setâ, vè l'artse su on banc.
Caressîve ia barb' à 'n'on vîlhio bocan
Que lèvâve la quuva ein lâtseint sè pétole.
Ie guegnîve on papâ d'onn'agence agricole
Iô lâi avâi marquâ :
« Granna po sti tsautein,
Qu'on pâo sè protiurâ sein risquâ trau d'erdzeint.
On recoumande à ti 'na pllianta qu'è novalla,
Que baillera destra, qu'è pe bouna que balla,
La vegne *qu'on lâi dit, que fourne dâi resin :*
Quand ie sant fermeintâ, on l'appele lo vin.
L'è bon, l'è dâo, l'è san, ie fâ tsantâ et rire,
Bâille fooce et amou..... »
Noé ie sè revîre
Po reterî la barb' à son vîlhio bocan.
« Fooce ! amou ! que ie dit ! Mè que i'è sixceints an !
Se bahia... Eh bin vâ ! Vu pllianta de cllia vegne
Eh... eh ! et agottâ lo bon clliâ de clliau gourgne. »
...Dinse de, dinse fé, et onn' annâîe apri
Noé l'ètâi dzoïau d'avâi pu veneindzî
Et betâ son novî dein onna barelietta.
Quand lo fut fermeintâ, preind onna botollietta
Câ voliâve agottâ clli bret qu'on dit tant bon.
Ie trace âo bossaton, bâi trâi verro âo guelion,
Pu quatro, cin, et six, sat, houit, et dein sa panse
Noé ie sè cheintâ 'na chaleu de mètsance;
Seimblliâve que l'avâi quasu ceint ans de moin
Tant l'ètâi vi et dru, ie châotave à pî djeint
Lo bosset, tot dzoïau ein peinseint : « Su dzouveno! »
Ie monte lè z'ègrâ et va pè la cousena
Iô madama Noé couèsâi sa soup'âi tchou.
Su lo cotson l'eimbranse, et pu dèso lo cou
Lâi fâ: «Coui! coui! coui! coui!» Risâi quemet on fou,
Et lè get rovillieint quemet on tsat que miaule
Por avâi de la tsè âo bin de la creniaula.
Sa fenna lâi desâi : « N'i-to pas vergognâo,
Tè qu'a fé lo déludzo... ître dinse amouâirâo !
Vîlhio fou, laisse-mè bouli mè scorsonéro. »
Noé, adi dzoïau, redécheint bâire on verro.
Bèvessâi ein tsanteint ! Tsantâve ein bèvesseint :
No farein
Dau bon vin,
Vau ringâ lè pllie solîdo
Foudrâ que sè tîgnant bin.
Sè cheint adi pllie fort. Eimpougne pè la quuva
Son bocan, bré teindu et ie fasâi la ruva.
On l'oïessâi bramâ : « Ie dèfyo Tserpelioû !
Que vîgne tot solet, âo que vîgnant lè doû ! »
Et la mére Noé l'oïessâi clli grabudzo,
Desâi po l'èpouâirî : « Ie vé queri lo dzudzo !
Sé pas cein que lâi a : du que no sein maryâ
L'è bin lo premî coup que l'è dein clli l'état. »
« M'ein foto de ton dzudzo atant que de 'na râva. »,
Que repondâi Noé, tandu que ie fifâve.
La mère, po sti coup, va querî sè valet
Que tsapllîâvant dau bou : Sème, Cham et Japhet,